# Notre feuilleton : les agents provocateurs : [1ère partie]

Autor(en): **Leyvraz, P.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-228016

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

NOTRE FEUILLETON

# Les agents provocateurs

par P. LEYVRAZ, de Corbeyrier

*Première partie*

## Au temps des cerises

C'était en 1889, j'avais alors vingt ans non encore révolus. Par une belle journée du début de juillet, nous vîmes arriver chez nous une quinzaine de demoiselles d'un pensionnat lausannois, dont la directrice, Mlle H., avait loué le deuxième et le troisième étage de notre maison pour les mois de juillet et août, afin d'offir un séjour de montagnes à ses jeunes pensionnaires.

Charmant troupeau que cette cohorte de jeunes filles arrivant gaîment dans notre petit village montagnard et qui donnait à ce dernier une animation inaccoutumée et un cachet de fête ; tout ce monde s'installa, sans difficultés, dans notre grande maison et commença dès le lendemain, après quelques heures de leçons, à parcourir la contrée par monts et par vaux.

Nous étions jeunes, mon frère et moi, et la vue de ces jolies demoiselles nous occasionnait un véritable plaisir ; il y en avait de fort belles et l'une d'elles, en particulier, avait retenu mon attention : grande, bien proportionnée, douée d'un teint superbe, abondante chevelure blonde et yeux bleus comme des myosotis, parlant français presque sans accent, elle répondait au nom de Bertha et venait de Berlin.

Quelques jours après son arrivée, Mlle H. organisa, pour divertir ses pensionnaires, un petit bal conduit par un orchestre villageois ; ces jeunes filles ne se plaisaient guère à un bal sans cavaliers et nous invitèrent, quelques garçons et moi qui les regardions du dehors, à prendre part à leurs ébats. J'étais timide et ne voulais pas me rendre à leur invitation, lorsque Mlle Bertha vint me prendre par le bras et m'entraîna presque de force dans le local de danse.

Après quelques valses dansées avec l'une ou avec l'autre de ces demoiselles, on annonça une polka qui devait marquer la fin ; comme par hasard, la blonde Bertha se trouvait à mes côtés, et une fois la polka terminée, elle me serra la main d'une façon si énergique et si significative, que j'en fus vraiment surpris.

Je me suis souvent demandé, par la suite, comment il se faisait que ces demoiselles qui ne fréquentaient sans doute que des gens élégants et sélects, pouvaient prendre du plaisir à danser avec de jeunes paysans en blouse et chaussés de gros souliers ferrés ; c'est sans doute pour ne pas faire mentir le dicton : « Faute de chevaux, on se sert d'ânes ».

Le surlendemain, après une pénible journée de labeur, je m'étais couché de bonne heure ; à 9 heures j'étais au lit, ce que ma mère put constater en venant faire une tournée dans notre chambre de garçons. Mais après une heure de repos, il me prit une envie folle de sortir pour aller manger des cerises ; la lune était à son plein et j'avais vu, dans la journée, un cerisier chargé de beaux

mouchets. Je me vêtis donc et sortis dans la campagne. Mon frère, qui partageait ma chambre, n'était pas encore rentré. Après une heure environ, je me mis en demeure de regagner mon lit, en portant à la main quelques menues branches garnies de ces beaux fruits, lorsque, arrivé à l'entrée de la maison, une voix féminine m'interpella d'une fenêtre du troisième étage ; c'était Mlle Bertha qui me demandait d'où je venais et ce que je portais à la main ; je satisfis sa curiosité, après quoi elle me pria de lui donner mes cerises dont elle avait tellement envie ; la chose n'était pas facile, mais cependant pas impossible, car, à part la fenêtre où elle se tenait et qui était trop haute pour que je pusse l'atteindre sans utiliser une très grande échelle, sa chambre en possédait une autre, donnant sur le toit de la grange attenante au bâtiment et qui ne surplombait ce toit que de 2 m. 50 environ ; l'escalade du toit de la grange pouvait s'effectuer en atteignant d'abord un bûcher avec une petite échelle qui se trouvait précisément dans ce local. J'acquiesçai donc au désir de la jeune fille, je pris la petite échelle, enlevai mes souliers pour ne pas faire de bruit sur le toit, je fis l'escalade et eus bientôt le plaisir d'offrir mes cerises à une « Dame ». Je m'aperçus alors, lorsqu'elle se pencha pour les recevoir, qu'elle était en chemise de nuit : j'entrevis même, par ce beau clair de lune, dans l'échancrure de la chemise, comme deux énormes pêches, très délicates, tout à fait mûres, dont la vue me fit trouver bien fade le goût des cerises qui m'était resté dans la bouche.

Nous causâmes ainsi longtemps, elle d'en haut et moi d'en bas ; elle m'expliqua qu'elle s'était couchée, puis relevée pour jouir du clair de lune, que la compagne qui partageait sa chambre dormait profondément ; enfin, elle m'invita à m'asseoir sur la fenêtre, afin de pouvoir parler plus commodément, mais je ne pouvais atteindre la tablette avec mes mains, il m'était impossible de sauter pour y parvenir, je ne pouvais non plus utiliser les mains qu'elle me tendait, car je l'aurais certainement tirée à moi, et j'allais renoncer à cette ascension tant désirée, lorsqu'elle eut l'idée de me tendre une chaise que je plaçai sous la fenêtre, dans une position fort périlleuse, car la déclivité du toit se retrouvait sur la tablette de la chaise. Tant pis ! J'essayai tout de même, mais je n'avais pas posé mes deux pieds sur cet instrument instable que... patatras ! la chaise et moi roulions sur la pente du toit avec un bruit infernal, jusque contre le bûcher.

Je compris que j'allais être surpris par mon père qui avait certainement entendu le bruit ; je tendis la chaise à Mlle Bertha et me retirai promptement dans ma chambre après avoir remis l'échelle en place. Mon frère dormait : il n'entendit rien : je me mis au lit sans me dévêtir, prévoyant que je n'en aurais pas le temps : en effet, quelques minutes après, mon père était dans la chambre.

— Jules ! Jules ! c'est toi qui fait ce bruit ?

Mon frère s'éveilla et nia naturellement : mon père s'approcha alors de mon lit lorsqu'un petit ronflement lui apprit que je dormais profondément : il m'appela néanmoins, mais je me mis à rêver à haute voix, ce qui le convainquit définitivement de la lourdeur de mon sommeil : au reste, le lendemain, ma mère me blanchit complètement en certifiant qu'elle m'avait vu au lit à 9 heures.

Après le déjeuner, mon père envoya mon frère à la campagne buter des pommes de terre et me fit rester à la maison où il me donna un travail singulier. Dès le matin, il était monté sur le toit de la grange et avait facilement

relevé les traces de mes pas jusque sous la fenêtre de ma belle. Une idée lumineuse et cruelle lui vint alors : il me fit briser avec un marteau une douzaine de bouteilles et m'ordonna d'aller répandre les tessons sur le toit de la grange, sous les fenêtres de Mlle Bertha. Il surveilla du reste mon travail, et lorsque j'eus terminé il déclara :

— A présent, s'il y en a un qui boite ces prochains jours, on connaîtra le coupable !

Il avait compté sans la jeune berlinoise ; c'est elle qui m'indiqua le moyen de tourner la difficulté ; elle me rejoignit dans le verger où je fauchais de l'herbe et me dit :

— Monsieur Paul ! malgré les débris de verre, vous pouvez quand même m'apporter des cerises !

— Et comment, je vous en prie, Mademoiselle ?

— Vous n'avez, dit-elle, qu'à confectionner un petit balai que vous utiliserez pour écarter les tessons de verre le long du mur de la maison, cela juste pour livrer passage à vos pieds ; en vous retirant, vous marcherez à reculons et remettrez le verre en place.

L'idée était lumineuse, pratique, idéale. Ah ! cette demoiselle Bertha ! elle aurait fait une fameuse directrice pour une école de cambrioleurs.

Tous les soirs suivants, j'eus le plaisir de lui apporter quelques plumets de cerises et mon père, qui inspectait souvent le toit, ne se douta de rien.

*(A suivre.)*

---

## Les « timbrés » . . . du Comptoir !

*... Tous les billets, sioû plaît !*

*Et voilà Jean-Louis le dépiauté qui fouille et te refouille ses profondes avec des soupirs à fendre l'âme...*

*Enfin, voilà son billet. Il le tend au contrôleur.*

*— Mais il n'est pas timbré du Comptoir au retour ?*

*— Comment, pas timbré ? même que c'est la première chose que j'ai faite en entrant à Beaulieu...*

*— Enfin, voyez vous-même !*

*Jean-Louis lorgne du côté de son billet et reste ébahi :*

*— Alors ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon... Alors ça !...*

*Puis, tout à coup, il te refouille sa poche de derrière et en sort un autre billet... Mais non ! ou quoi ? Et le voilà qui part d'un gros éclat de rire :*

*— Regardez, Monsieur le contrôleur, faut-il être nianiou... J'ai « timbré »... mon poids, 68 kg. 500 ! parce qu'il faut vous dire que je me suis pesé à une bascule sur Saint-François, avant de monter au Comptoir...*

*Et toute le wagon de rire... et le contrôleur, devant ce « timbre » apposé sur un billet cartonné identique à ceux de chemin de fer, passa... outre !*

Rms.